PAPY

EXTRAIT

Made in Trappes

Témoignage

En librairie le 4 février

KERO

Made in Trappes

Papy

Alain Degois dit « Papy », le découvreur entre autres de Jamel Debbouze, Arnaud Tsamère parle pour la première fois.

Homme engagé au service des jeunes, il témoigne sur la banlieue, pépinière de talents, loin des clichés et autres idées reçues.

« Papy » a passé cinquante ans de sa vie à Trappes : une enfance paisible, presque campagnarde, à regarder les barres d'immeubles grignoter petit à petit les champs de patates qui entouraient son quartier ouvrier. Une adolescence de titi des cités, marquée par la découverte du théâtre d'improvisation, qui deviendra sa vocation et auquel il dédiera sa compagnie, Déclic Théâtre. Puis trente années de terrain, à faire découvrir l'improvisation à des générations d'adolescents dans un cadre résolument laïc, républicain et mixte, au milieu d'une ville où aucun de ces mots ne va de soi. Homme engagé, homme de convictions, Alain Degois qui se définit comme un « artisan culturel laïc » nous livre ici un témoignage personnel qui est aussi un document sur la réalité de la banlieue d'aujourd'hui, loin des clichés et autres idées reçues.

EXTRAIT

La banlieue, beaucoup en parlent sans la connaître.
Ceux qui y vivent agissent et ont des choses à dire. Papy se fait, avec ce livre, leur porte-parole

Alain Degois dit Papy dirige le Declic Théâtre de Trappes qu'il a créé en 1993. Comédien, improvisateur, formateur et metteur-en-scène, il a découvert Jamel Debbouze, Arnaud Tsamère…

Directrice de la Communication
Béatrice Calderon
beatrice.calderon@editionskero.com
01 53 01 21 64
06 70 52 90 84

Introduction

Pour ceux qui ne connaissent pas du tout Trappes et qui auraient envie de venir me rendre visite : rendez-vous gare Montparnasse et prenez le train en direction de Rambouillet – il y en a un toutes les heures environ. La sortie de Paris et la traversée de Malakoff n'ayant pas un grand intérêt paysager, profitez-en pour observer les autres voyageurs. Quelle que soit l'heure à laquelle vous voyagez, il y a de fortes chances pour que vous trouviez, parmi vos compagnons de route, un groupe d'adolescents à la mèche savamment rebelle s'échangeant un casque dernier cri d'où s'échappe une musique trop forte ; une dame au tailleur chic, aux ongles vernis et au brushing impeccable; un vieux monsieur plongé dans une grille de mots croisés ; un cadre dynamique au costume taillé sur mesure, absorbé par son ordinateur portable ; quelques touristes extatiques ou hagards; quelques personnes « de couleur »; une mère et son fils qui échangent quelques mots en arabe; un groupe de jeunes.

EXTRAIT

À la verdoyante gare de Meudon, toussez fort pour réveiller le vieux monsieur qui s'est endormi sur ses mots croisés : c'est probablement son arrêt. Admirez ensuite, à travers les fenêtres rectangulaires découpées dans le lino beige graisseux, la façon dont la campagne reprend petit à petit ses droits sur les villes – Chaville, Viroflay, Porchefontaine – cernées par la forêt. Seuls quelques tags, le long de la voie, viennent troubler ce paisible paysage. Tandis que la dame au tailleur chic ramasse tranquillement ses sacs, les touristes campent déjà devant la porte, fébriles, un oeil sur leur guide, l'autre cherchant le panneau indiquant le nom de la station. Vous ne pouvez pas vous tromper : vous êtes à Versailles. La traversée de la ville se fait à une dizaine de mètres de profondeur, ne vous attendez donc pas

à une visite du château en petit train. Toutefois, si vous vous êtes assis à droite dans le sens de la marche et que vous levez les yeux au bon moment, juste après que le wagon a refait surface, vous pourrez apercevoir, au loin, à travers les bois, un bout du monument ainsi qu'une de ses pièces d'eau. Puis, de nouveau, la forêt, à perte de vue.
Après la gare de Saint-Cyr, lorsque vous verrez le cadre ranger son portable dans sa housse tandis qu'apparaissent à votre fenêtre les premiers buildings modernes, hautes tours de verre, préparez-vous. Vous arrivez à Saint-Quentin-en-Yvelines, cité des affaires. Trappes n'est plus qu'à une station. Encore quelques champs, puis, çà et là, des petits immeubles modernes, un château d'eau et des bâtiments bas en tôle ondulée surmontés d'enseignes voyantes. La route nationale 10 vient flirter avec la voie ferrée. Votre train, escorté par les voitures, arrive à Trappes. Vous ne pouvez pas manquer l'arrêt : presque tous les Blacks et les Beurs descendent ici !
Bienvenue dans ma ville. Celle où je suis né, celle où je travaille encore, près de cinquante ans plus tard.
Nombreux sont les Franciliens qui passent par Trappes tous les jours, pour aller travailler ou pour faire du shopping à Paris. Les touristes qui traversent la ville pour visiter le château de Rambouillet, après avoir admiré celui de Versailles. Nombreux également sont les automobilistes (soixante-quinze mille par jour) qui, aux beaux jours, empruntent la nationale 10, la route des vacances coupant Trappes en deux et descendant jusqu'à la frontière espagnole. Mais, hormis les Trappistes, combien, parmi ces Franciliens, ces touristes, ces automobilistes, s'y sont jamais arrêtés, si ce n'est par erreur, parce qu'ils avaient raté leur arrêt de train, ou par nécessité, pour changer un pneu?
Personne ne connaît Trappes et, pourtant, tout le monde en a entendu parler. Tout le monde a un

EXTRAIT

avis sur Trappes. Comme sur toutes ces « cités » en marge des grandes villes qui traînent, comme un boulet, l'image de barils de poudre, qu'une étincelle peut faire exploser à tout moment. L'image de barres d'immeubles délabrées, de halls tagués, de poubelles à ciel ouvert. L'image de hordes de jeunes désoeuvrés en sweat-capuche abandonnés à leur sort par des parents démissionnaires, et qui, lorsqu'ils en ont assez de « tenir le mur » du hall, vont brûler un bus ou deux, histoire de passer le temps. L'image de forces de l'ordre dépassées, barricadées dans leur commissariat, qui ne patrouillent qu'en gilets pare-balles.

Ces images, nous les avons tous vues. Elles ont tourné en boucle pendant les émeutes qui ont secoué les banlieues à plusieurs reprises ces dernières décennies. Elles reviennent sporadiquement, au gré de faits divers tragiques et d'enquêtes à sensation.

Ces images sont efficaces parce qu'elles effraient le téléspectateur jusque dans son salon. Elles sont commodes comme du prêt-à-penser, caricaturant à l'extrême la banlieue et ses problèmes. Face à de tels clichés, le public a le choix entre deux camps – ce qui est toujours très utile dans les débats de société : les partisans de la tolérance ou ceux de l'ordre. Ou plutôt, vu du camp adverse, les laxistes ou les répressifs. Ceux qui veulent que les policiers jouent au basket avec les jeunes du quartier et ceux qui préféreraient qu'ils leur demandent leurs papiers.

Et les Trappistes dans tout ça? Ils regardent, impuissants, passer les balles de ce jeu de dupes dont ils sont, depuis trop longtemps, les premières victimes.

Je n'ai pas la prétention de tout savoir des villes de banlieue. Mais il se trouve que j'en connais une comme ma poche.

Mes amis disent de moi que j'ai eu mille vies. C'est très exagéré. Cependant, si je n'ai pas eu mille vies, je suis né quatre fois. J'ai poussé mon pre-

EXTRAIT

mier cri dans une clinique de Clermont-Ferrand où mes grands-parents, fervents catholiques, avaient envoyé ma mère accoucher loin des regards, de cet enfant de la honte conçu hors des liens sacrés du mariage. Je suis né une deuxième fois, à Trappes, à deux mois, lorsque ma mère biologique m'abandonna chez un couple au grand coeur qui prit soin de moi et, un peu plus tard, de ma soeur. Je suis né une troisième fois dans la cour du collège Gagarine, toujours à Trappes, lorsque mes petits camarades, amusés par mon imitation du Papy Mougeot de Coluche, m'ont donné ce surnom, Papy, que j'acceptai, trop heureux d'effacer mon nom officiel qui ne signifiait rien pour moi. Je suis né une dernière fois, quelque temps après, en découvrant le théâtre d'improvisation et en fondant une compagnie, Déclic Théâtre, pour partager ce formidable moyen d'expression avec les habitants de ma ville.

Depuis près de vingt ans, les comédiens de Déclic sillonnent les collèges et les lycées des environs pour apprendre l'improvisation aux adolescents, avec un succès jamais démenti. Depuis près de vingt ans et aussi régulièrement que son budget le lui permet, la compagnie propose des spectacles de théâtre aux habitants de Trappes, des pièces écrites par les élèves ou des oeuvres du répertoire classique remises au goût du jour, qui font toujours salle comble. Depuis près de vingt ans, elle soutient, avec les moyens du bord, les jeunes talents qui veulent percer dans le métier du spectacle, avec, là aussi, quelque succès : Jamel Debbouze, Sophia Aram, Issa Doumbia, Arnaud Tsamère, Alban Ivanov, Janane Boudili et tant d'autres ont fait partie, à un moment ou à un autre de leur carrière, souvent au début, de l'écurie Déclic.

Je connais Trappes et les Trappistes. Je connais chaque coin de rue, chaque hall d'immeuble, chaque square. J'ai vu se construire les grandes barres, j'en ai vu certaines être démolies. J'ai

EXTRAIT

assisté à la transformation du visage de ma ville, qui n'a, aujourd'hui, plus rien à voir avec celle de mon enfance. J'ai vu arriver les vagues successives d'immigrés, Bretons, Portugais, Italiens, Maghrébins, Nord-Africains, Africains de l'Ouest. J'ai appris le théâtre et l'improvisation à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants.

J'ai vu les images à la télévision et je n'ai pas reconnu ma ville.

Pourquoi écrire ce livre maintenant? Parce qu'avec les dernières élections présidentielles, nous avons, me semble-t-il, tourné une page. Celle des boucs émissaires faciles, désignés à la vindicte collective pour détourner les regards des vrais sujets. Celle des caricatures jetées au visage d'un peuple en pleine crise. La division, la haine, le mépris ne font plus recette. Notre ancien président en a fait les frais et, avec lui, ses porte-flingue les plus droitistes, tombés peu après sur le front des législatives, deuxième claque sévère infligée par les Français, aux airs de « On ne nous la fait pas – du moins pas deux fois de suite ».

Oui, une page a bel et bien été tournée ces derniers mois. Après des années de cynisme politique, je lis çà et là que notre pays a besoin d'apaisement, de rassemblement. J'entends que la gentillesse, l'humanité, les « Bisounours » même reviendraient à la mode. Sans me faire trop d'illusions – les médias auront peut-être déjà entonné un autre refrain lorsque ce livre sortira –, je pense qu'aujourd'hui, en effet, le brouhaha haineux sur « les quartiers » et ses habitants est un peu retombé. Les histoires que j'ai à raconter peuvent être audibles et même, qui sait, utiles dans le cadre d'un débat apaisé sur la banlieue. Parce que ce sont des histoires réelles, vécues de l'intérieur, qui ne rentrent pas dans les petites cases où on nous étouffe habituellement, par commodité, parce qu'on pense – à tort, à mon avis – que nos concitoyens ne sont pas capables d'entendre un discours complexe. Un discours nuancé, où rien

EXTRAIT

n’est jamais ni totalement noir ni totalement blanc. Où les méchants ne sont jamais totalement méchants ni les gentils totalement gentils. Comme dans la vraie vie, en quelque sorte.

Made in Trappes

Cliché numéro 1 :
Les Blancs qui vivent dans les cités votent Front national

À l’approche d’élections importantes, pour incarner à l’écran le vote FN, les journaux télévisés aiment dépêcher un de leurs reporters en banlieue pour interviewer une petite grand-mère excédée par ces jeunes qui « ne respectent plus rien » et qui se conduisent de telle sorte que « l’on n’est plus chez nous ». Comme l’usager du métro parisien qui se sent « pris en otage » par les grévistes, ou le vacancier qui râle parce qu’il n’y a plus de soleil en juillet dans l’ouest de la France, l’autochtone de banlieue est une valeur sûre. Il attire irrésistiblement la compassion. Et les politiques prompts à stigmatiser la « cité » d’exploiter le filon : mettez-vous un peu à la place de cette petite grand-mère, entourée par une horde de racailles qui zonent dans les rues, brûlent des voitures et ne disent même pas bonjour… Écoutez-la. Comprenez-la. Reconnaissez que la vie ne doit pas être simple pour elle, au quotidien. Si vous ne votez pas FN pour vous, faites-le pour elle !
La banlieue a-t-elle le monopole de la nostalgie du bon vieux temps et de la peur face à la violence de notre époque? Accoudé au comptoir PMU d’une ville tranquille de province, on aurait sans doute pu recueillir un témoignage similaire, peut-être même plus véhément encore, sur la perte de repères chez la jeunesse d’aujourd’hui. Mais qui s’intéresse

EXTRAIT

aux villes tranquilles de province?
Élection après élection, on entretient l'illusion que la banlieue est divisée en deux populations bien distinctes. D'un côté, les autochtones, les « natifs », comme il y a les Native Americans, les Français de souche. Et, de l'autre, les immigrés, venus brutalement envahir ce qui était encore, au sortir de la guerre, de paisibles bourgades de campagne, à quelques encablures de la capitale. Le vote FN serait un vote de colère, un vote de rejet de la part d'une population passée trop vite de *La Guerre des boutons* au choc des cultures.
Je n'ai pas la prétention de penser que mon témoignage vaut davantage que celui de n'importe quel autre habitant des cités. Je ne dis pas non plus qu'il n'y a pas de très bonnes raisons d'être exaspéré quand on vit en banlieue. Mais il se trouve que je ne connais aucun Trappiste – âgé ou non – qui ait voté Front national aux dernières élections, ni à aucune autre d'ailleurs.
On me rétorquera sans doute que je suis trop jeune pour avoir connu le temps où Trappes coulait des jours heureux, l'époque où la ville était habitée par des travailleurs, cheminots de la gare de triage ou ouvriers des usines des environs, et non par un pourcentage de chômeurs supérieur à la moyenne nationale ; l'époque où les nouveaux immeubles qui sortaient de terre étaient encore des symboles de modernité et d'hygiène, non de délabrement et d'insalubrité ; l'époque où le marché central de la Merise regorgeait de produits des fermes alentour et non d'épices d'outre-Méditerranée et de vêtements *made in China* encore moins chers que chez Tati ; l'époque où les enfants écoutaient religieusement leur instituteur au lieu de sécher les cours pour « tenir les murs » de leurs barres HLM.
Le bon vieux temps de *La Guerre des bou-*

EXTRAIT

tons, je devrais être trop jeune pour l'avoir connu et pourtant je l'ai connu, d'une certaine façon. L'année où je suis né, en 1963, les premières tours avaient déjà commencé à grignoter les champs de pommes de terre et de petits pois qui ont fait, pendant des siècles, la richesse de la ville. On a du mal à imaginer aujourd'hui, en se promenant dans les rues de Trappes, qu'il y a à peine plus d'un siècle, elle n'était encore qu'un gros bourg agricole où une seule famille, les Belges Cuypers, se partageait le pouvoir et le sol. Au début du XXe siècle, les Trappistes étaient encore des paysans. Mais dans la mémoire collective, le passé ouvrier a éclipsé le passé agricole.

Revenons un instant sur ce siècle qui a vu Trappes se métamorphoser, pour mieux comprendre le faisceau de causes économiques, politiques et sociales qui ont conduit à la naissance des banlieues – non, les banlieues ne sont pas nées du désir des chômeurs immigrés de vivre exclusivement entre eux, en s'entassant dans des immeubles insalubres. Pour comprendre, aussi, cette culture ouvrière qui a bercé mon enfance et forgé ma personnalité, comme celle, je le crois, de très nombreux habitants de Trappes.

En choisissant Trappes pour accueillir, au début du XXe siècle, le nouveau centre de triage censé alléger la gare de Versailles, l'État offrit à la ville une nouvelle population, cheminote, et un nouveau destin. En 1929, le premier maire communiste fut élu. Il rebaptisa les rues en l'honneur des héros des lendemains qui chantent, créa l'école Jean-Jaurès et fit venir l'électricité. Trappes clignota la première sur la carte des banlieues rouges. La population explosa, composée en majorité de cheminots et d'ouvriers, qui transformèrent la ville, montèrent des associations sportives et culturelles, créèrent des quartiers entiers de logements

EXTRAIT

sociaux, dont celui des Dents-de-scie, inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. Les communistes ont sans doute beaucoup de défauts, mais ils n'ont pas celui de prendre à la légère l'éducation de leurs enfants. Éducation populaire, solidarité et entraide devinrent les maîtres mots de la nouvelle culture ouvrière trappiste. Ils se révélèrent bien précieux lorsqu'il s'agit de reconstruire la ville, rasée à 70 % pendant la Seconde Guerre mondiale et pressée par une vague de nouveaux arrivants, paysans bretons venus chercher du travail en ville et travailleurs immigrés.

C'est à cette époque, celle de l'après-guerre, que j'ai grandi, alors que mes contemporains avaient déjà un pied dans les années 1960. Dans le quartier de mon enfance, le temps s'était comme arrêté. Coincé entre l'avenue Martin-Luther-King, la route nationale et des marécages, le quartier de la Boissière formait une sorte de bulle, où parvenaient à peine les bruits des grues qui posaient les premières pierres du monde moderne, à quelques centaines de mètres seulement.

Lorsque ma mère biologique eut la bonne idée de me déposer, un soir de septembre 1963, au 28, rue Pasteur, je ne pense pas qu'elle avait conscience du cadeau qu'elle me faisait. Comment s'était-elle retrouvée à Trappes, elle qui venait d'un petit village près de Fourmies, dans le nord de la France? Son amie d'enfance avait épousé un homme qui travaillait au centre de météorologie de Trappes. Elle mettait ses enfants en nourrice chez un couple charmant, Lucien et Pauline Thomas, qu'elle lui recommanda vivement. La femme, que tout le monde appelait Tata, s'occupait des enfants du quartier la journée et parfois la nuit, pendant que son mari, dit Tonton, ancien cheminot, travaillait pour le Don du sang à Versailles. Ils

EXTRAIT

étaient habitués à recueillir les orphelins du mercredicommeceux de tous les jours, et l'amie de ma mère lui assura qu'ils ne feraient pas d'histoire. De fait, ils n'en firent aucune lorsque ma mère vint me déposer, ni même après, lorsqu'elle cessa de les payer.
C'est ainsi que j'atterris, orphelin pas vraiment orphelin, à des centaines de kilomètres de ma famille biologique, chez de parfaits inconnus. Tata et Tonton étaient un couple de petites gens modestes, déjà un peu âgés – il était né en 1910, elle en 1911 –, dont la guerre avait volé les premiers moments de vie maritale. Ils se rattrapaient de n'avoir jamais eu d'enfants en accueillant tous ceux des autres. Dire qu'ils étaient l'âme de la rue Pasteur à Trappes serait encore trop faible. Ils en étaient le coeur battant. Leur maison, ouverte aux quatre vents, accueillait tous les gamins du quartier et d'ailleurs dans un bazar joyeux et quotidien. Il y avait les enfants du goûter, qui venaient tous les jours après l'école, avant que leurs parents ne rentrent du travail, ceux qu'on déposait le temps d'aller faire quelques courses, ceux, encore, qui restaient quelque temps, quelques jours, quelques semaines, parfois plusieurs années, le temps que leur mère se repose de ses couches ou se remette du décès tragique d'un aîné. Il y avait aussi, souvent, les copains des enfants, les parents des enfants, les copains des parents des enfants, les enfants des copains des parents des enfants… Et puis il y avait les permanents, comme moi.

EXTRAIT